

CLAUDE RÉGY

Brume de Dieu
de Tarjei Vesaas

13 DÉCEMBRE 2010 – 29 JANVIER 2011



CLAUDE RÉGY

Brume de Dieu de Tarjei Vesaas

Durée : 1h30

Extrait de *Les Oiseaux* de **Tarjei Vesaas**
Traduction du norvégien, Régis Boyer

Mise en scène, **Claude Régy**
Assistant mise en scène, Alexandre Barry
Scénographie, Sallahdyn Khatir
Lumière, Rémi Godfroy
Son, Philippe Cachia

Avec **Laurent Cazanave**

Création Les Ateliers Contemporains
Coproducteur Théâtre National
de Bretagne – Rennes ; Festival
d'Automne à Paris
Coréalisation La Ménagerie de Verre ;
Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien du CENTQUATRE

Les Ateliers Contemporains sont
une compagnie subventionnée
par le ministère de la Culture
et de la Communication – Direction
générale de la création artistique

Claude Régy
au Festival d'Automne à Paris :
1978 : *Elle est là*
(Centre Pompidou)
1984 : *Passaggio*
(Théâtre du Châtelet)
1985 : *Intérieur*
(Théâtre Gérard Philipe – CDN)
1988 : *Le Criminel*
(Théâtre de la Bastille)
1990 : *Le Cerceau*
(Théâtre Nanterre-Amandiers)
1994 : *La Terrible Voix de Satan*
(Théâtre Gérard Philipe – CDN)
1999 : *Quelqu'un va venir*
(Théâtre Nanterre-Amandiers)
2003 : *Variations sur la mort*
(La Colline – théâtre national)
2007 : *Homme sans but*
(Odéon-Théâtre de l'Europe)

Partenaires média
du Festival d'Automne à Paris



Festival d'Automne à Paris
Réservation : 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

La Ménagerie de Verre
Réservation : 01 43 38 33 44
www.menagerie-de-verre.org

Photo couverture : © Eric de Berranger

« Rencontrer d'autres territoires »

Entretien avec Claude Régy

Brume de Dieu est tiré du roman *Les Oiseaux* de l'écrivain norvégien Tarjei Vesaas. Vous avez mis en scène plusieurs textes de Jon Fosse, qui est norvégien lui aussi. Y a-t-il dans la littérature nordique une tonalité, une lumière propre qui vous attire ?

Oui, petit à petit, j'ai analysé pourquoi j'étais si attiré par cette littérature. Il est intéressant de lire la mythologie de ces pays : on découvre un monde totalement irrationnel, où toutes les frontières communément admises deviennent extrêmement floues. Pour quelqu'un qui est né en France, cette littérature offre la possibilité de sortir de l'enfermement du rationalisme, et de pouvoir rencontrer d'autres territoires ; des territoires qu'au nom de la raison, on n'explore pas – que l'on condamne même. En Norvège, les frontières entre le jour et la nuit sont complètement bouleversées – ce sont des lumières intermédiaires, que nous ne connaissons pas ; par exemple, cette idée de brume, où les choses deviennent non-claires. De plus en plus m'intéresse cette lumière qui naît de l'obscurité. Cette signification particulière que seule l'énigme traduit. J'ai beaucoup travaillé ces dernières années avec des éclairages « demi-sombres », où les traits deviennent peu lisibles, où s'installe une instabilité qui me semble être une ouverture vers une plus grande imagination.

Quand on travaille en essayant de ne pas séparer les contraires, mais de les faire vivre ensemble, quand on ne pose pas une frontière nette entre les choses... je pense qu'on aborde un territoire nouveau, inconnu. Ce qui en résulte prend sa source dans les deux éléments qui l'ont fait naître – mais ces éléments restent soudés, se développant l'un par l'autre, les possibilités de variations sont infinies. C'est un lieu de travail que je trouve particulièrement intéressant, et qui n'est pas possible avec des écritures... plus classiques.

Dans *Les Oiseaux*, c'est tout particulièrement la frontière entre folie et raison qui devient impalpable... Il s'agit là aussi d'un « lieu » que votre travail ne cesse d'interroger.

Oui, c'est d'ailleurs quasiment le sujet de *4:48 Psychose* de Sarah Kane que j'ai monté en 2002. Dans *Les Oiseaux*, cette dimension est génialement explorée à travers le personnage de Mattis. Mattis est considéré comme un demeuré, et chez lui, le « manque d'intelligence » est compensé par un instinct d'ordre presque animal ; il entretient des relations avec le vol des oiseaux, leur tracé dans le ciel... Il se met aussi à analyser les signes des pattes d'oiseaux dans la boue, il y voit un langage. Du coup il se met à dessiner lui-même des traces dans la boue, en pensant que l'oiseau pourra le comprendre. On voit apparaître à travers Mattis l'avènement d'un monde complètement impossible – et complètement inexploré.

Si on délaisse la frontière entre les gens « normaux » et ceux que l'on désigne comme des malades mentaux ou des demeurés, et qu'on s'occupe de ce qui s'y déroule réellement – sans magnifier la maladie – il est certain qu'il y a là à découvrir énormément, en particulier sur notre nature d'êtres humains. Même dans ce monde où le progrès s'affiche victorieux, la connaissance des secrets de l'être humain – de ce qu'il y a de plus secret en nous – n'a finalement pas beaucoup progressé. Il n'y a jamais eu tant de violence, d'injustice, d'actes de cruauté injustifiables... [...]

Comment avez-vous « adapté » ce roman pour le théâtre ? L'avez-vous « transcrit » comme une sorte de monologue, laissant entendre les voix intérieures de Mattis ?

Il n'est pas évident de « faire parler un roman ». Par exemple, il est très difficile d'adapter *Crime et châtiment* ou

L'Idiot de Dostoïevski. J'ai vu des adaptations théâtrales de ces œuvres – et c'est souvent très frustrant. Donc je pense qu'il est plus juste de prendre un extrait intégral – un extrait dans lequel on peut sentir les différentes lignes de force du livre. J'ai voulu faire entendre cet extrait sous la forme du récit lui-même. Je pense que le récit a quelque chose de plus fascinant que le dialogue. Il y a là, à travers le récit justement, un trouble essentiel : admirer, être bouleversé, être ému, être attiré par quelqu'un que tout le monde juge comme un être inférieur.

Ce trouble, c'est justement ce qui s'exprime dans le titre du spectacle : *Brume de Dieu*. J'ai emprunté ce titre au poème de Pessoa, *Ode maritime*. Ce titre m'a plu parce qu'il trahit deux dimensions : la brume qui obscurcit, qui rend trouble, flou – et en même temps il y a comme la suggestion d'une autre réalité à travers le brouillard. L'idée de Dieu, c'est simplement l'idée d'une autre dimension de l'être. Je ne crois pas spécialement en Dieu, et je ne crois pas que Vesaas y croyait non plus. Mais il avait l'intuition d'une dimension transcendante. [...]

Le travail sur la lumière a une place très importante dans vos mises en scène. Comment allez-vous traiter cette dimension pour *Brume de Dieu* ?

Pour *Ode maritime*, j'ai eu envie d'expérimenter une qualité de lumière très particulière, les LED. Les gens de théâtre l'utilisent peu, parce qu'ils n'en ont pas vraiment l'habitude, et parce que la technique n'est pas encore tout à fait au point. Pour les spectacles prochains, je compte continuer à expérimenter avec cette qualité de lumière-là. Ce sont des diodes – donc c'est de la lumière pure, il n'y a pas de gélatines. On ne voit pas les faisceaux, on n'arrive pas à distinguer d'où vient la lumière – elle a l'air d'émaner de l'ac-

teur lui-même. Dans ces basses intensités que je fréquente volontiers, il y a une netteté remarquable, et en même temps, une sorte d'hallucination par le flou. Pour moi, le travail sur la lumière est une manière de transformer l'être. Il y a plusieurs êtres en chacun de nous, et il est important de les laisser apparaître – de ne pas photographier un seul aspect, une seule image.

Vous voulez en quelque sorte rendre le corps sur scène à l'état de brume...

Voilà, en travaillant sur le corps, sur le visage. Pour parler de mon expérience précédente, j'avais pris le parti de très peu éclairer l'acteur, pour que l'imaginaire soit libre de voyager à partir du texte. Si on s'attache trop à la figure et au travail de l'acteur, on a moins d'espace pour libérer l'imaginaire. Après, il ne s'agit pas de travailler dans l'obscurité complète. Malgré tout, l'image est importante. Le corps, le support de l'être humain – c'est à partir de là que l'on peut raconter l'histoire de tous les êtres.

Entretien réalisé par Gilles Amalvi

Claude Régy

Après des études de sciences politiques, Claude Régy, né en 1923, étudie l'art dramatique auprès de Charles Dullin puis de Tania Balachova. Il crée en 1952 sa première mise en scène : *DONA ROSITA* de Garcia Lorca.

Très vite, il s'éloigne du réalisme et du naturalisme psychologiques, autant qu'il renonce à la simplification du théâtre dit « politique ». Aux antipodes du divertissement, il choisit de s'aventurer vers d'autres espaces de représentation, d'autres espaces de vie : des espaces perdus. Ce sont des écritures dramatiques contemporaines qui le guident vers des expériences limites où s'effondrent les certitudes sur la nature du réel.

Découvreur d'écritures contemporaines, étrangères et françaises, Claude Régy a créé en France des pièces de Harold Pinter, Marguerite Duras, Nathalie Sarraute, Edward Bond, Peter Handke, Botho Strauss, Maurice Maeterlinck, Gregory Motton, David Harrower, Jon Fosse, Sarah Kane. Il a dirigé Philippe Noiret, Michel Piccoli, Delphine Seyrig, Michel Bouquet, Jean Rochefort, Madeleine Renaud, Pierre Dux, Maria Casarès, Alain Cuny, Pierre Brasseur, Michael Lonsdale, Jeanne Moreau, Gérard Depardieu, Bulle Ogier, Christine Boisson, Valérie Dréville, Isabelle Huppert...

Sa dernière création, *Ode maritime* de Fernando Pessoa, avec Jean-Quentin Châtelain, a été créée en juin 2009 au Théâtre Vidy Lausanne puis au Festival d'Avignon en juillet, et repris en tournée début 2010 à Strasbourg, Lorient, Paris, Toulouse, Montpellier, Villeneuve d'Ascq, Belfort, Grenoble, Reims, au Japon et au Portugal.

Claude Régy a publié divers ouvrages, dont *Espaces perdus* (1991), *L'Ordre des morts* (1999) ou *Au-delà des larmes* (2007). Par ailleurs, plusieurs films lui ont été consacrés, tels que *Claude Régy - le passeur* (réalisation Elisabeth Coronel et Arnaud de Mézamat, 1997), *Claude Régy, par les abîmes* (réalisation Alexandre Barry, 2003) ou *Claude Régy, la brûlure du monde* (réalisation Alexandre Barry, 2005).

